



**SÉANCE DU 4 OCTOBRE 2024**

**LETTRES DE LA MER  
VERS UNE THÉORIE DES HUMANITÉS BLEUES**

**par Sylvain BRIENS**

Professeur de littérature et histoire culturelle scandinave à Sorbonne Université

Le titre de ce texte vient d'un recueil d'une poétesse danoise contemporaine, Siri Ranva Hjelm Jacobsen, *Havbrevene (Les Lettres de la mer, 2018)*, dans laquelle Jacobsen utilise la prosopopée pour donner la parole à l'océan Atlantique et à la mer Méditerranée sous la forme d'une correspondance épistolaire entre les deux. L'écrivain néerlandais Cees Nooteboom imagine lui aussi une correspondance avec la mer Méditerranée, dans ses *Brieven aan Poseidon (Lettres à Poséidon, 2012)*, une série de lettres qu'il adresse à Poséidon. Mais il manque, dans ce triangle épistolaire entre l'océan, la mer et l'humanité, les lettres qu'un océan ou une mer nous adresserait à nous, êtres humains, responsables du dérèglement climatique et de la catastrophe écologique de l'Anthropocène. J'ai eu la chance d'avoir accès dans les archives du littoral à trois lettres que l'océan Arctique nous a récemment envoyées et que j'aimerais partager avec vous.

« Chers citoyens de la terre,

Nous, les mers et les océans, découvrons avec intérêt le déploiement d'un nouveau regard dans la recherche, que vous appelez les *Blue Humanities*. Ce nouveau prisme épistémologique s'intéresse à la relation complexe entre les Hommes et nous, les océans. Il est à noter que nous sommes au cœur de votre réflexion actuelle sur le dérèglement climatique : en tant qu'écosystèmes, nous équilibrons le vivant par notre force régulatrice – je rappelle que nous absorbons 30 % de vos émissions carbone –, mais par notre force d'érosion nous menaçons les littoraux et vos sociétés humaines. Si nous sommes en train d'engloutir votre terre, nous ne sommes pas invulnérables, et le flot incessant de déchets, de plastiques, de pollutions chimiques que vous produisez menace notre propre équilibre et la diversité du vivant que nous hébergeons. Nous sommes ainsi devenus, malgré nous, un laboratoire qui sert à prendre la mesure des conséquences du dérèglement climatique, de son impact sur les sociétés et, plus largement, de l'avènement de l'Anthropocène en tant que période de l'histoire de la Terre.

Les humanités bleues explorent les interactions entre littérature et notre environnement ; elles prennent pour point de départ le décentrement de votre regard sur la culture par l'adoption d'une perspective océano-centrée. Placée sous le signe de la pluralité interdisciplinaire et du croisement des savoirs, cette approche vous permettra d'éclairer des points laissés aveugles par la recherche en littérature, en adoptant un point de vue qui retient toute notre attention. Pour les humanités bleues, nous, les océans, ne sommes plus uniquement définis comme des lieux géographiques ou physiques, mais aussi comme des espaces culturels, politiques et sociaux qui s'immiscent profondément dans votre histoire et votre culture, ainsi que comme espaces de médiation et paradigmes heuristiques. Steve Mentz donne une première définition synthétique de ce champ émergent : "Les humanités bleues désignent une trajectoire off-shore qui place l'histoire culturelle dans un contexte océanique plutôt que terrestre."



L'engagement dans ce champ critique est un acte de responsabilisation : face à l'urgence écologique, il est impératif de modifier vos attitudes et d'adopter une conscience plus respectueuse des milieux marins.

En tant qu'océan au centre du monde circumpolaire, je m'intéresse tout particulièrement aux humanités bleues nordiques qui offrent un cas d'étude stimulant. Les régions du Nord et du Grand Nord, espaces fragiles et précieux, montrent les effets tangibles du dérèglement climatique sur les environnements marins. L'étude de l'habitabilité de ces zones ouvre la réflexion sur l'avenir de votre et de notre planète, sur la manière dont vous interagissez avec nos écosystèmes, et sur la nécessité d'agir pour les protéger. Ces études, à la croisée de l'histoire, de la littérature, de la philosophie et des sciences de l'environnement, cherchent à vous sensibiliser à la nécessité de préserver ces zones critiques pour l'habitabilité de la planète.

Le premier défi est d'ordre épistémologique : il va falloir que vous vous concentriez sur l'élaboration de nouveaux concepts permettant de lire les textes non plus à partir de concepts terrestres (nature/culture, territoire, littoral, etc.), mais depuis des prismes permettant de saisir la singularité des récits maritimes, où l'océan ne serait plus considéré uniquement comme un espace que l'on traverse, mais aussi comme un sujet à part entière. Dans son essai *Ocean*, Steve Mentz propose d'articuler les humanités bleues autour d'idées habituellement délaissées par votre pensée sur la culture, et invite à "partir au large" autour de sept mots : "courant (pour remplacer champ), eau (pour remplacer terre), flux (pour remplacer progrès), bateau (pour remplacer État), seascape (pour remplacer landscape), distorsion (pour remplacer clarté) et horizon (pour remplacer horizon)."<sup>1</sup>

Dans son essai *Philosophie de l'océan*, le philosophe Roberto Casati appelle à réduire la distance cognitive qui vous sépare de nous. Il invite à réactualiser votre rapport aux océans et convoque un impératif éthique, celui de "repenser la mer", de "renégocier les concepts que nous employons pour la penser" afin de la "*dés-invisibiliser*". Je ne peux que soutenir un tel effort qui me semble essentiel et nécessaire dans le contexte de crise écologique.

La matérialité liquide du milieu marin rend en effet inutilisables vos repères conceptuels et perceptifs habituels. Sans vouloir vous offenser, vous êtes, en quelque sorte, des analphabètes de l'océan : votre langue ne vous permet pas de décrire l'expérience de l'immersion et la perte des repères sémiotiques que cette immersion provoque. J'aime le titre de l'ouvrage *J'écris sur du papier mouillé* de la poétesse féroïenne Lív María Róadóttir Jæger, qui illustre les résistances pour lier culture et milieu aquatique.

Comme Mentz, Casati invite à créer une écologie linguistique et conceptuelle marine et à réactualiser un certain nombre de concepts en modifiant leurs noms : par exemple, ne plus parler de "réserves halieutiques" mais de "peuples extra-terrestres", de "gisements pétrolifères" mais de "zones sous-marines de protection atmosphérique", de "ressource" mais de "condition de survie". La prise en compte de la dimension lexicale apparaît donc comme une étape centrale des humanités bleues, tant au niveau des registres que des métaphores. Peut-être faudrait-il que vous adoptiez un virement radical et ne plus penser la culture comme "culture" mais comme "pêche" ?

Avec mes salutations les plus bleues,

*L'océan Arctique* »

1. "To move off-shore, I offer seven words: Current (formerly field), Water (formerly ground), Flow (formerly progress), Ship (formerly state), Seascape (formerly landscape), Distortion (formerly clarity), Horizon (formerly horizon)."



« Chers citoyens de la terre,

Permettez-moi de poursuivre ma réflexion sur les humanités bleues en prenant un exemple qui me concerne directement, celui de l'environnement arctique. Vous parlez couramment de poésie du littoral à propos des textes me décrivant. Pourtant, lorsque je lis le recueil *Hyperboréal* (2013) de la poétesse inupiaq Joan Naviyuk Kane, je constate que la notion de littoral reste inopérante. D'ailleurs cette notion n'existe pas dans le monde inuit et doit être vue comme une vision coloniale du Nord circumpolaire. Il faudrait en finir avec l'idée de littoral lorsque vous me décrivez. Mes espaces, composés de territoires et de *merritoires* (pour reprendre le néologisme de Camille Parrain), manquent de frontières tangibles, de délimitations précises, de contours nets entre terre et mer. Peut-être pourriez-vous remplacer l'idée de littoral par celle de "littoralité" telle que Kenneth White la définit ? Le poète écossais nomme "littoralité" l'espace "où l'écrit rejoint l'oral (parole, bruits du monde), où l'esprit erre le long des rivages de la planète, où l'être se transforme en système ouvert, où l'identité devient champ d'énergie." La question de l'écriture poétique est ainsi posée dans sa singularité mouvante, fluctuante et fragmentée, au contact de l'environnement maritime. La littoralité est une invitation à lire la poésie avec nous, les océans, et à retranscrire nos graphèmes marins. Kenneth White explique qu'il suffit de "suivre la côte" pour que "se déploie" une "[c]alligraphie géographique". Je me reconnais pleinement dans cette description.

Dans le recueil *Hyperboréal*, Joan Naviyuk Kane, une poétesse que j'ai vue naître – elle est originaire de King Island au Nord-Ouest de l'Alaska, en bordure du détroit de Béring –, décrit l'expérience de ce "bout de la terre nunam izua", "sur le bord du monde", dans "la faille de neige et d'ombre", là où "la mer est profonde". Le poème "Terre rare" le décrit ainsi :

*Plaques de glace là où la terre s'étale  
Vers la mer, fractures et fissures  
De glace et d'eau*

La catégorie traditionnelle de territoire échoue à saisir l'ontologie liquide et fluide qui se déploie dans ces rivages terraqués qui sont les miens, et mériterait d'être remplacée par l'idée d'"Inuit Nunangat", comme le propose l'ITK – Inuit Tapiriit Kanatami. Il s'agit d'"un terme canadien en inuktitut qui comprend la terre, l'eau et la glace." Car "les Inuits canadiens considèrent que la terre, l'eau et la glace de notre patrie font partie intégrante de notre culture et de notre mode de vie" (Shadian, 2014)<sup>2</sup>.

Cette redéfinition du rivage comme une *surface* dont la matérialité n'est pas figée, peut être prolongée par le concept de "mer inuit" (*Inuit sea*) développé par l'ancienne directrice de l'ITK Rosemarie Kuptana, qui témoigne de l'interpénétration intime entre la terre, l'eau et la glace comme une condition de survie dans l'environnement polaire. *Hyperboréal* de Joan Naviyuk Kane se dévoile comme une mise en écriture de cette "mer inuit" : le flottement de tous les sens y résonne avec la houle au bruit incessant, "les failles de ciel translucides", la rivière, le vent et le sel ("Kurgit, nugi, tagiut"). L'existence y dessine une écologie sensible de l'océan qui invite à "une nouvelle vie".

Au-delà de la dérive physique, le caractère mouvant de la glace est un mouvement qui déstabilise les concepts de territoire, de paysage et de frontière. Je me révèle en effet ici comme un lieu de passage, une zone de contact, ce que la chercheuse allemande Nicole Waller qualifie de monde océanique : "Comme l'océan Atlantique, l'océan Arctique donne naissance à un ordre océanique aux répercussions

2. "'Inuit Nunaat' is a Greenlandic term that describes land but does not include water or ice. The term 'Inuit Nunangat' is a Canadian Inuktitut term that includes land, water, and ice. As Canadian Inuit consider the land, water, and ice, of our homeland to be integral to our culture and our way of life it was felt that 'Inuit Nunangat' is a more inclusive and appropriate term to use when describing our lands."



mondiales”<sup>3</sup>. Car en devenant bleu, je me transforme en un nouvel océan, une zone de passage transculturelle qui redessine les cartographies, reliant mes acolytes, l’Atlantique et le Pacifique dans une continuité fluide.

Revenons à la poésie de Joan Naviyuk Kane. Le “collier d’étoiles”, les “failles du ciel”, “l’anneau de montagnes”, “la petite pierre”, “les galets qui flottent” dessinent une écriture que je propose de qualifier de *fractale*, dont le sens semble être révélé dans “le rugissement de la mer” qui résonne dans l’oreille du poète sur le rivage. Ici, il ne s’agit pas de mettre en mots un espace lisse, borné, mesurable, mais de saisir un espace éclaté, où chaque fragment contient en lui les traces du tout, et dont les similitudes de structure se répètent de l’infiniment petit à l’infiniment grand. À son tour, la critique littéraire pourra s’inspirer de la structure fractale du rivage pour chercher dans les textes l’irrégularité à toutes les échelles et l’ordre dans le chaos. Le *distant reading* panoramique pourra s’allier au *close reading* qui plonge dans les détails pour identifier, à chaque strate, ces répétitions, ces motifs fractals qui traversent les récits.

Pourquoi ne pas nous considérer, nous, les océans, comme une catégorie structurante et un dénominateur culturel unifiant pour l’historiographie littéraire ? Et ouvrir ainsi des perspectives stimulantes pour la lecture de la littérature mondiale de l’Anthropocène (DeLoughrey, 2019), à l’heure où le dérèglement climatique transforme toutes nos cartes.

J’aimerais vous inviter à transposer l’*Atlantique noir* de Gilroy (1993) à mon *Arctique bleu* et me voir comme une zone littéraire à part entière. Cette zone se définirait non seulement en fonction d’une unité géographique marine reliant des territoires que les historiographies nationales avaient séparés, mais aussi par un ensemble culturel dont le dénominateur commun serait l’imaginaire du Nord (Chartier, 2016). Par un jeu d’échelles qui renouvellerait la spatialisation dans la théorie littéraire, je vous propose d’introduire la notion d’*Arctique littéraire* (*Global Literary Arctic Zone*) qui viendrait trouver sa place dans l’histoire littéraire en résonance avec la notion d’*Atlantique littéraire* (Moura & Porra, 2015 ; Moura, 2016). L’Arctique littéraire rassemblera alors les littératures d’un Nord circumpolaire délimité non plus par les environnements terrestres, mais par le monde océanique arctique.

*Global Literary Arctic Zone* forme l’acronyme GLAZ, *glaz*, qui veut dire en breton la couleur de la mer, variation chromatique allant du bleu au gris en passant par le vert, selon la lumière changeante du ciel. Un *glaz* qu’il faut nuancer par les reflets de la glace ; dans le poème “En passant”, Joan Naviyuk Kane constate que le gel joue avec le bleu singulier de l’eau et de la lumière.

Avec mes salutations les plus *glaz*,

*L’océan Arctique* »

« Chers citoyens de la terre et de la mer,

Permettez-moi de vous appeler citoyens de la mer. Car, à défaut de pouvoir vivre dans la mer ou même en mer, le marin peut revendiquer une *citoyenneté* de la mer. Roberto Casati déploie l’idée de cette citoyenneté de la mer dans *Philosophie de l’océan* : il s’agit de tisser un lien affectif, un lien d’empathie avec des objets traditionnellement considérés comme hors des frontières de l’œcoumène, et donc nous voir, nous, les océans, non plus comme une frontière mais comme un lieu liminal où vous pouvez *habiter*.

Pour acquérir cette citoyenneté, je vous invite à méditer une vision de l’écologie fondée sur une éthique du don et de la réciprocité, qui se rapproche de celle du monde inuit dont témoigne Bathsheba Demuth dans son ouvrage *Terre-mer : Une histoire environnementale du détroit de Béring* :

3. “Like the Atlantic Ocean, the Arctic Ocean is giving rise to an oceanic order with global repercussions.”



*Depuis deux siècles, ces modes de relation envers les animaux ont changé. Rien de surprenant en soi, le changement relevant d'une tradition béringienne millénaire. Avant l'arrivée des étrangers, les sociétés avaient inventé de nouvelles façons de s'établir, de donner du sens à leur vie et, comme le formulait William Oquilluk, de tirer les leçons des catastrophes. [...] Les étrangers tenaient à ce que le monde vive dans le même temps, alors que de nombreux Béringiens vivent simultanément dans plusieurs temporalités : celles du marché et celles du caribou, des poissons, des phoques et celles de dizaines d'autres créatures et lieux.*

C'est une incitation à penser les poissons comme des parents, et vous penser, les êtres humains, comme des êtres adoptifs. Habiter les océans, être habité par nous, ce serait donc avant tout nous demander l'adoption. J'ai déjà adopté Joan Naviyuk Kane qui, à son tour, a adopté la physiologie de la baleine pour mieux m'écouter et découvrir ma sagesse :

*J'ai pris le tympan  
D'une baleine boréale -*

*Veinée et ridée.*

*À écouter, J'ai commencé*

*À savoir mais si peu.*

Océaniquement vôtre,

*Votre océan Arctique »*

## **Bibliographie**

CASATI Roberto, *Philosophie de l'océan*, Paris, PUF, 2023.

CHARTIER Denis, RODARY Estienne, *Manifeste pour une géographie environnementale*, Paris, Presses de Sciences Po, 2016.

DELOUGHREY Elizabeth M., *Allegories of the Anthropocene*, Durham & London, Duke University Press, 2019.

DEMUTH Bathsheba, *Terre-mer : Une histoire environnementale du détroit de Béring*, Paris, Payot, 2023.

GILROY Paul, *L'Atlantique noir : modernité et double conscience*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.

JACOBSEN Siri Ranva Hjelm, *Havbrevene*, Copenhague, Lindhardt & Ringhof, 2019.

KUPTANA Rosemarie, "The Inuit Sea" dans NICKELS Scot, KELLEY Karen, GRABLE Carrie, LOUGHEED Martin, KUPTANA James (eds), *Nilliajut: Inuit Perspectives on Security, Patriotism and Sovereignty*, Ottawa, Inuit Tapiriit Kanatami, 2013, pp. 10-13.

MENTZ Steve, "Blue Humanities", dans BRAIDOTTI Rosi, HLAVAJOVA Maria (eds), *Posthuman Glossary*, Londres, Bloomsbury, 2018.

MENTZ Steve, *Ocean*, Londres, Bloomsbury, 2020.

MOURA Jean-Marc, PORRA Véronique (dir), *L'Atlantique littéraire : perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique*, Hildesheim, Georg Olms Verlag, 2015.

NAVIYUK KANE Jane, *Hyperboréal*, Paris, Éditions Caractères, 2022.

NOOTEBOOM Cees, *Lettres à Poséidon*, Arles, Actes Sud, 2013.

PARRAIN Camille, « La haute mer : un espace aux frontières de la recherche géographique », *EchoGéo*, 19, 2012.



SHADIAN Jessica, *The Politics of Arctic Sovereignty. Oil, Ice, and Inuit Governance*, New York & London, Routledge, 2014.

WALLER Nicole, “Connecting Atlantic and Pacific: Theorizing the Arctic”, *Atlantic Studies*, 15(2), 2018, pp. 256-278.

WHITE Kenneth, *Les Rives du silence*, Paris, Mercure de France, 1997.

WHITE Kenneth, *Les Archives du littoral*, Paris, Mercure de France, 2011. ○